

Fripouille

Autor(en): **C.T.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 21

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-196908>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

traire, les idées peuvent être médiocres et trouver dans une expression élégante, originale, châtiée, un charme qu'elles n'empruntent ni à la solidité ni à la profondeur.

» Aussi le rêve de tout orateur a-t-il été d'unir ces deux forces : une expression originale ou élevée mise au service d'idées nobles et justes, et ceux-là seuls ont vécu dans la mémoire des hommes qui ont pu y réussir. Voilà pourquoi les maîtres dont je parle ont toujours montré le grand souci d'unir à la puissance d'une solide argumentation les qualités de correction, de grâce, d'esprit, de charme et d'élégance, par lesquelles ils persuadaient, tandis que la force de leur dialectique leur permettait de convaincre.»

Les avocats d'aujourd'hui n'ont plus le même souci de la forme. Ils affectent même de parler comme on parle, et ils parlent souvent fort mal. M. Léon Cléry prétend qu'il a entendu des avocats qui disent : *tâcher moyen de pour essayer de*, et d'un témoin qui se dérobe : *il s'est tiré des pattes*. C'est de la simplicité poussée jusqu'au laisser aller, jusqu'au débrouillé même, et Léon Cléry a raison de s'indigner.

Spirituelle réponse.

On sait que Jasmin, le barbier-poète, tout en exerçant sa profession à Agen, sa ville natale, se fit un très grand renom par ses poésies en patois agenais, qui ont de la grâce, de l'élégance et de l'harmonie. Il eut, en outre, l'heureuse chance de voir Sainte-Beuve, Villemin, Lamartine et Alexandre Dumas, lui consacrer des pages très flatteuses.

Jasmin, nous dit Valensol, du *Petit Parisien*, compta des amis sincères qui mirent tout en œuvre pour le faire valoir. Justin Maurice, entre autres, venu à Paris, récitant partout les vers du poète languedocien, entraîna le jugement des critiques et provoqua en faveur du poète agenais un véritable engouement. Cela ne fit point l'affaire d'un autre poète du cru, nommé Peyrottes, qui adressa un défi à Jasmin.

« Monsieur, lui disait-il, je me rendrai à Agen le jour et heure que vous m'indiquerez. Nous désignerons quatre personnes connues en littérature pour nous donner trois sujets que nous devrons traiter en vingt-quatre heures. Nous serons enfermés tous les deux, un factionnaire veillera à la porte, les provisions de bouche seules entreront.» — La provocation était très nette.

On attendait la réponse de Jasmin. Accepterait-il le défi? Jasmin s'en tira avec esprit, par la réponse que voici :

— « Eh quoi ! monsieur, vous proposez à ma Muse, qui aime tant le grand air et sa liberté, de s'enfermer dans une chambre close gardée par quatre sentinelles qui ne laisseraient passer que des vivres, et, là, de traiter trois sujets donnés en vingt-quatre heures ! Vous me faites frémir, monsieur ! Dans le péril où vous voulez mettre ma Muse, je dois vous avouer, en toute humilité, qu'elle ne m'accorde que deux ou trois vers par jour. Les chances, vous le voyez, ne seraient pas égales. L'art qui produit les vers un à un ne peut entrer en concurrence avec la fabrique ! » Les rieurs furent du côté de Jasmin.

Chars réclames.

A propos des prix accordés samedi dernier par le Comité de la *Fête des narcisses* aux magnifiques *Chars-réclames* des maisons Kohler et Suchard, on lira peut-être avec intérêt les détails suivants sur les réclames ambulantes :

C'est vers 1875, qu'on vit, pour la première fois, à Paris, ce genre de réclame, par les *hommes sand-*

wichs, de joyeuse mémoire. Au début, ils portaient une planche sur la poitrine, une planche sur le dos et se promenaient les mains dans les poches. Mais les planches se mirent à grandir et devinrent de véritables guérites qui se balladaient à trois pas les unes des autres sur des longueurs de trente ou quarante mètres, de sorte que, en certains endroits, la circulation devenait impossible. Ce fut à tel point que, un beau matin, la police s'en mêla et supprima tout net les hommes *sandwichs*.

Il fallait trouver autre chose. On habilla de pauvres diables avec des costumes baroques sur lesquels était brodé en lettres de couleur le libellé de l'annonce; mais ils n'eurent qu'un succès éphémère; les gamins s'amusaient à les poursuivre dans les rues et à les aggraver d'injures, d'ouï bagarres et horions... police... suppression...

C'est alors qu'on trouva le système qui fut le plus durable puisqu'il fleurit encore aujourd'hui : celui qui consiste, par une combinaison de bretelles et de ceintures, à établir le panneau-annonce au-dessus de la tête du porteur.

Un peu plus tard, apparurent les premières voitures-réclame attelées de deux et quelquefois quatre chevaux, avec postillons, cochers, grooms. C'était haut comme deux étages et si ça ne pouvait avoïr que la largeur réglementaire, la longueur était absolument démesurée. L'administration ne tarda pas à s'émouvoir d'un tel encombrement, elle fit remiser les belles voitures et en réduisit considérablement les proportions.

Mais la plus belle invention, nous dit Georges Rocheray du *Petit Marseillais*, date de 1895, et c'est en l'honneur d'un Music-Hall qu'elle vit le jour : de 4 heures à 8 heures, on rencontrait sur les boulevards et dans les principales rues, six bonshommes habillés de la même façon, fort proprement d'ailleurs, paletots mastic, chapeaux luisants, gants clairs; ils marchaient deux par deux, d'un pas tranquille et lent. Les deux premiers criaient à l'unisson : « Ce soir, à neuf heures, aux Folies Plastiques, Boumboum, le célèbre équilibriste. » Les deux suivants continuaient : « Ce soir à dix heures, aux Folies Plastiques, les Dorémi, les rois du trapèze. Ce soir, à onze heures, aux Folies Plastiques, *La Bête à bon Dieu*, grand ballet en 2 actes et 4 tableaux. » Et ils arpentaient les rues sous les huées des loustics qui les traitaient de tas de flemmes et de grands prop' à rien.

L'appétit vient en mangeant.

Tel est le proverbe qu'on entend si souvent répéter, et qui n'en est pas moins stupide. A l'en croire, il suffirait de ne jamais se mettre à table pour n'avoir jamais faim, puisque l'appétit ne doit venir qu'en mangeant.

Que n'est-ce vrai!... comme ce serait heureux pour les classes pauvres qui s'exempteraient de la faim en ne mangeant pas !

Un certain docteur a jadis fait et gagné le pari de rester quarante jours sans manger : allez donc lui demander si le quarante-et-unième jour, il ne se sentait aucun appétit par cela même qu'il ne mangeait plus depuis six semaines !

D'où il résulterait aussi, par contre, de ce proverbe idiot, que plus on mangerait, plus on aurait faim.

On nous dira peut-être que nous interprétons mal le sens du proverbe, celui-ci signifiant qu'après vous être attablé avec la bouche veule et l'estomac paresseux, aussitôt qu'une cuisine succulente, épicée, savante, vous a taquiné le palais, vous vous sentez peu à peu entraîné à jouer des mâchoires.

Pardon ! mais ce n'est plus de l'appétit, cela !

C'est tout bonnement de la gourmandise, cette faculté divine donnée à l'homme de manger au-delà de ses besoins !

Et il y a un abîme entre l'appétit qui se gave de n'importe quoi et la gourmandise d'où est né l'art culinaire qui a inventé les bons morceaux.

L'appétit vous pousse vers la table, la gourmandise vous y guette.

Ah ! oui, le proverbe serait de toute vérité,

si'il disait : « *La gourmandise vient en mangeant* ».

L'appétit a fait souvent avaler d'affreuses choses que la gourmandise aurait interdit même de flairer.

La cité de la bicyclette.

C'est ainsi que les Anglais appellent la ville de *Coventry*, dans le comté de Warwick, et qui est, à cette époque de l'année, en pleine activité. On évalue à environ dix mille le nombre des bicyclettes qui sont fabriquées en un mois à Coventry.

L'année dernière, cette ville a expédié en Angleterre et sur tous les points du monde cent mille machines par la gare aux marchandises et soixante-dix mille par la gare aux voyageurs et London and Northern Railway, sans compter quarante mille machines envoyées à Londres et dans les comtés du centre par le Midland Railway.

D'après les plus basses évaluations, les maisons de Coventry comptent fabriquer cette année au moins quatre cent mille cycles de tous modèles. On estime que dans la ville près de trente-huit mille personnes — soit les deux tiers de la population totale — vivent de l'industrie vélocipédique.

Le conflit hispano-américain et la danse serpentine.

Les manifestations guerrières des Américains n'ont plus de bornes; elles se traduisent sous toutes les formes. On raconte entre autres qu'un Yankee avait imaginé un moyen de propagande on ne peut plus bizarre. Il avait invité une célèbre danseuse à venir danser devant ses compatriotes la danse serpentine, en se drapant dans le pavillon aux bandes rouges et aux trente-deux étoiles de l'Union Américaine. Il pensait par là ranimer l'enthousiasme militaire et rendre ainsi un important service à son pays. Malheureusement, l'artiste n'a pu se prêter à cette combinaison, étant liée en Europe par ses engagements.

La question sociale en omnibus.

Il pleuvait abondamment, raconte L. Marsalio du *XIX^e Siècle*, et j'étais encaqué dans le coffre d'un omnibus bondé, lorsqu'apparut, sur l'étroit marche-pied du conducteur, un citoyen essoufflé et ruisselant qui, après avoir fourni une course agile, était parvenu, couvert de boue et moucheté de crotte jusqu'à la nuque, par la rancune piétinée des flaques d'eau, à s'accrocher aux derrières du véhicule sauveur (pensait-il), prêt à l'emmener vers son domicile à l'abri du vent et de l'averse. Vain espoir. Le conducteur, du ton sec des fonctionnaires qu'on dérange pour rien, lui dit : « Complet ! » en indiquant d'un doigt levé au-dessus de son képi, la plaque bleue où en lettres blanches se détachait le même impitoyable mot : « Complet ! » Alors, ce fut tragique, — et symbolique. Cramponné encore à l'omnibus, un déluge sur le dos, l'ouragan volant son chapeau, le citoyen, déçu et trempé, considéra un instant, d'un œil exaspéré, les voyageurs nantis et satisfaits, les gens en places roulant au sec vers leurs demeures et tout à coup, d'une voix où explosaient toutes les colères : « Tas de vaches ! » cria-t-il, et il retomba sur le pavé, le poing brandi de rage, sous l'orage et la tempête.

Hélas ! toute la question sociale est là. Etre monté à temps dans l'omnibus.

Fripouille.

Po on crouie soudzet, Fripouille étai on tot crouie Soudzet ! et mimameint bin pi.

Adé dépenâilli, adé dépatolliu, fasâi vergogne ài dzeins de l'eindrâi, tant l'étâi coffo !

Et po travailli, n'y avâi pas mèche. Lo travau fâ poâirè à dâi lulus qu'ont dinse lè coutés ein long.

Coumeint vo peinsâ bin, lè dzeins ne sè tsaillessant pas de lo preindrè ein dzornâ, kâ, quand l'allâvè tsi cauquon, tot cein que poivè eimpogni, l'accrotsivè, et tot l'âi étâi bon : 'na trein, 'na forstè, dâi z'eintsapliès, et quand poivè allâ pè l'hotò, robâvè lè coulli, lè tsanès, enfin quiet, tot cein que l'âi passâvè pè lè grâpiès; et l'allâvè reveindrè clliâo z'affèrès po sè fèrè de la mounia, et de bio savâi que n'étâi pas po la plliaci à la tièce d'épargne, kâ, quand l'avâi fé on coup dinse, aobin se per hazâ l'avâi fé 'na dzornâ, hardi ! ne démarrâvè pas de la pinta tant qu'è tot sèyè nettiyi.

L'avâi dza étâ cofrâ 'na troupa de iadzo po avâi fé de clliâo cavies; mà l'hostiau l'âi fasâi rein, bin ao contréro, kâ, avouè on meti de tserropa coumeint menâvè, 'na bouna eimpartia dâo temps, ne savâi papi lo allâ medzi, et po dremi, sè fourrâvè ein catson dein lè grandzès, assebin quand l'étâi à l'ombre po on part de mâi, l'étâi tot conteint d'être dinse, sein cousin de la tiutse, ni de la peinchon. Tandî l'hivâi, que ne fasâi pas bon dremi défour aobin pè su lo fein, on étâi su que Fri-pouille étâi ao violon.

On iadzo l'avâi robâ on cabri à l'asseuse; on outro iadzo, trâi dzenelhiès ao syndico, cauquiès dzo après, l'avâi étâ trèrè dou quartèrons de truffès su on tsamp ao martsau; on outro iadzo, s'étâi einfattâ ein catson pè la pinta, tandî que dinâvont et l'avâi accrotsi 'na botollie d'èdhie de cerisès ao carbatier. Enfin quiet, ne lâi tsaillessâ pas què robâ; assebin quand manquâvè oquè à cauquon, tsacon desâi adé: « Pardi ! lo larro n'est autre què Fri-pouille ! »

Coumeint vo peinsâ, lo gaillâ étâi soveint dévant lo Tribunal et à foocè d'être condamnâ, lè dzudzo drobliâvont lè mâi de preson, et lo derrâi iadzo que Fri-pouille sè fé accrotsi, l'atrapâ bo et bin quieinz mâi que dû alla subi à Lozena.

N'y avâi pas 'na senanna que l'étâi frou que m'einlèveine se mon gaillâ ne sè fe pas reim-pogni pè lè gendarmes po avâi robâ 'na montra.

De bio savâi, cé à quoui étâi la montra porta pllieinte et vouaiquie Fri-pouille mé ein Tribunal.

Lo dzo dâo dzudzèimeint, quand lo Président lo ve eintrâ l'âi fe :

— Mâ, mâ, enco vo, Fri-pouille ! vo ne tsandzi rein !

Adon l'autro, l'âi repond :

— Vo remacho bin, monsu lo Président; vo n'âi pas tsandzi non pllie, vo z'êtes coumeint mè, vo n'âi rein eingraissi ! C. T.

Electeurs et candidats.

On sait à quel prix, dans certaines localités, on gagne l'honneur d'être député. Si la bourse ne se délie pas largement, si le vin ne coule pas à flots, c'est en vain qu'on voudrait faire apprécier les mérites de tel ou tel candidat.

Le gros propriétaire, M. X., savait fort bien cela, et quoique très avare, il dut se résoudre, lors des dernières élections, à payer le tribut d'usage.

La veille des élections, il dut remplir à maintes reprises un grand broc qui lui revenait à de très courts intervalles, après avoir passé au milieu d'un groupe d'électeurs buvant à sa santé.

Quelques-uns causaient à l'écart, et l'un d'entre eux, fort animé par la discussion et le petit blanc, s'écria :

— Eh bien ! avouez que M. X. est un brave

citoyen ; aussi j'espère le voir sortir demain à une belle majorité, qu'en dites-vous, père Dallin ?

— Brave citoyen..., brave citoyen, répond celui-ci en hochant la tête..., voilà, il ne faut pas tant crier.

— Comment ! fit l'autre, exaspéré.

— Eh bien, puisqu'il faut tout dire, je le dirai, ajouta le père Dallin, quand je lui ai reporté le broc pour le remplir, j'ai vu qu'il ne faisait pas la mesure.

Paris et Londres.

Nous détachons les lignes suivantes d'une intéressante correspondance, adressée de Londres au XIX^e Siècle :

Sans doute, à Londres, une foule de choses rappellent Paris : les larges voies, l'animation des rues, certaines curiosités artistiques, les étalages de quelques magasins. Mais c'est tout. Cette population affairée est silencieuse au delà de toute expression. Elle circule vite et sans un mot. Omnibus, cabs, voitures de maîtres se croisent, se suivent, se dépassent, sans qu'une parole soit échangée. Un cocher qui insulterait un de ses collègues, comme cela se voit si facilement à Paris, aurait contre lui la foule et les policemen, qui, respectueux de la liberté de tous, ne manqueraient pas de lui faire un mauvais parti.

Ici, les cochers tiennent leur gauche, tandis qu'à Paris ils marchent à droite. Jamais d'accrochages. Les cabs filent avec une rapidité inouïe. Les omnibus, d'une mobilité remarquable, vous transportent pour un penny ou deux pence, deux ou quatre sous, aux extrémités de la ville qui est immense, quatre fois plus étendue que Paris.

Paris est une ville entourée de fortifications, aux rues étroites, aux maisons élevées, qui ne s'accroît qu'en absorbant la province. Londres est au contraire une ville immense, aux larges rues, aux maisons petites et à un ou deux étages, qui s'agrandit par la simple force de son expansion. Paris est républicain, Londres est conservateur. Les Parisiens habitent dans des tiroirs de commode; les Londoniens ont chacun leur maison. En réalité, les hommes d'affaires de la cité demeurent loin de leur office comme tel de nos boursiers ou de nos commerçants se réfugie à Ville d'Avray ou à Rueil. Les quartiers excentriques de Londres qui touchent à Londres, c'est notre banlieue de Paris qui toucherait à Paris, si Paris n'avait pas son enceinte fortifiée.

A Paris, on s'aborde facilement, on se parle, on devient intime; à Londres on ne se cause pas. Il faut être présenté. Le cant britannique l'exige.

A Paris, on ne porte des gants que pour rendre des visites, mais on ne fume pas la pipe si l'on est « en société ». A Londres, sous peine d'être disqualifié, il faut avoir des gants dans la rue, mais on peut avoir une pipe à la bouche dans un salon et être un gentleman.

A Paris, le dimanche est un jour de fête. On ne travaille pas pour s'amuser. Tous les restaurants, tous les marchands de vins, les moindres guinguettes regorgent de monde. Ce jour-là, on ne reste pas chez soi. On va à la campagne, on se promène sur les boulevards, on mange dehors.

A Londres, au contraire, et en pays anglais, le dimanche est un jour mort. Cette foule si empressée, pendant la semaine, qui circule si vite, qui ne perd pas une minute dans ses déplacements, a disparu. Plus rien, pas un cab ou si peu qu'il est inutile d'en parler, quelques rares omnibus, toutes les boutiques fermées, sauf les marchands de tabac et les fruitiers; les cafés si fréquentés la veille, *closed*, comme on dit ici, les boulangers, les bouchers, les épiciers chôment. La ville — cinq millions d'habitants ! — est morte et déserte. Tout le monde est chez soi, *at home*.

En Ecosse, c'est bien pis encore qu'à Londres. Il n'y a personne dans les rues, sauf aux heures des offices, et pas un magasin n'est ouvert. Le malheureux boutiquier qui s'aviserait de recevoir un client serait poursuivi et condamné.

L'étranger n'a qu'une ressource, s'il ne connaît

personne chez qui il puisse aller déjeuner et dîner : c'est de rester dans un hôtel et au lit. La poste ne fonctionne pas; le télégraphe est suspendu; les trains sont réduits au nombre strictement indispensable; les journaux ne paraissent pas et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est que le dimanche commence le samedi à deux heures.

Eponges. — Voici une recette que nous avons nous-même employée, dit le *Voleur*, et dont nous garantissons la parfaite réussite. Très simple, elle consiste à faire tremper les éponges quelques heures dans de l'eau bien salée.

Gonflement des pieds. — Les longues promenades, la chasse, les marches forcées, amènent parfois un douloureux gonflement des pieds. Pour faire disparaître rapidement l'enflure, il suffit de prendre un bain de pieds un peu prolongé, dans une décoction de sureau, dans laquelle on jette une forte poignée de sel.

Boutades.

Chaque année, à Prilly, on procède à l'inspection des pompes à incendie et à divers exercices de sauvetage. Leur besogne terminée, les pompiers trinquent entre eux et s'égaient aux sons de leur fanfare, entourés d'une foule de curieux et tout particulièrement d'un nombre considérable de gamins pour lesquels ce jour-là est un des grands jours de l'année, témoin cette anecdote on ne peut plus drôle :

C'était aux derniers examens des écoles primaires de Prilly. Le pasteur, adressant alternativement aux élèves quelques questions sur l'histoire du Nouveau-Testament, demande à un gamin à la mine éveillée :

« — Dis-moi, mon ami, quand est-ce que Jésus-Christ est monté au ciel ? »

Le mot *Ascension* ne revenant pas à la mémoire de l'enfant, celui-ci hésite, s'impatiente, puis, tout à coup: « Le jour de la revue des pompiers, m'sieu ! »

Le pasteur et les membres de la commission ne gardèrent qu'à grand peine un air sérieux. Ils se dédommagèrent une fois les examens terminés.

On raconte qu'un général prussien disait à un colonel, pendant la bataille de Sadowa : « Colonel, emparez-vous de ce poste périlleux, faites-vous-y tuer avec tous vos hommes, et venez ensuite prendre de nouveaux ordres. »

Un gamin tombe violemment et se mord la langue. Il pleure, se désole et crie au bout d'un instant à sa maman qui était dans la chambre voisine : « Maman, crois-tu que je pourrai encore parler ?... »

OPÉRA. — On nous annonce pour demain, une troisième représentation de l'*Amour mouillé*, que nous ne saurions trop recommander à ceux qui ne connaissent pas encore cette opérette : rien de plus charmant, de plus gracieux et de plus gai; on en revient véritablement enchanté. Les billets seront vite enlevés, car nombre de personnes qui l'ont entendue une première fois ne laisseront point échapper la représentation de demain, qui sera la dernière.

L. MONNET.

Magasins populaires de Max Wirth Zurich.	Cotonne p. tabliers et robes, à 55 c. p. m.
Bâle et St-Gall, offrent à des prix très avantageux et envoient échantillons franco.	Cretonne forte et Indienne, à 45 c. »
Adresse : Max Wirth, Zurich.	Batistes et étoffes à jour, à 60 c. »
	Brillant Grenadé et Zéphirs, à 80 c. »
	Reps, Crêpes, Côtelines, Plissés 80 c. »
	Satins, impr. damassés et unis 75 c. »
	Etoffes p. habil. de garçons, à 90 c. »
	Immense choix. Prix reconnus excessivement bon marché.

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, rue Pépiniat, 3.

Papier spécial pour dessécher les fleurs.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.